

Mario GRENIER

Conditions de travail des journalistes Quelle efficacité??

« Au milieu des années 80, à CJMS seulement, on avait six reporters disponibles 24 heures sur 24; des correspondants réguliers à Paris, New York et Londres, de même que des collaborateurs occasionnels à Moscou, Tel Aviv, Los Angeles et Miami. On avait aussi deux journalistes à temps plein sur la colline à Québec, et un à Ottawa », se rappelle avec dépit Robert Fortin, le président sortant du Syndicat des employés de Radiomédia. « Aujourd'hui, les deux réseaux ensemble n'ont pas plus de quatre reporters qui font leur six heures et demie par jour, pas plus, sinon on devra payer du temps supplémentaire et ça, il n'en est pas question. Les collines de Québec et d'Ottawa sont couvertes seulement lorsque les parlements siègent ».

Quand on supprime un poste de journaliste spécialisé-e, par exemple en environnement, c'est un-e observateur-riche de moins, bien au fait des dossiers; quand il ne reste plus qu'un-e journaliste sur une colline parlementaire, il-elle n'a le temps que de rapporter les déclarations officielles; quand deux journalistes de grande expérience prennent leur retraite et ne sont remplacés que par un-e seul-e, moins expérimenté-e, c'est la mémoire des médias qui disparaît.

« Quand j'arrive chez moi, le soir, et que je vois tout ce qu'on a manqué ou qu'on a mal couvert, faute de ressources suffisantes, je reste là, pendant de longs moments, à déprimer. Même en s'étirant les deux bras au maximum on n'arrive plus à rendre compte de tout », rajoute le chef d'antenne d'après-midi à CKAC. Lorsqu'est mort Deng Xiaoping, le puissant numéro 1 de la Chine qui régnait sur 1 milliard 210 millions de personnes, et qui a ouvert son pays à l'économie de marché, on ne voyait pas l'importance d'en parler: « Il a fallu que je fasse une colère pour avoir un reportage; on n'en voyait pas la pertinence! », témoigne Robert Fortin.

L'EFFICACITÉ

Même à la référence des références qu'est la Société Radio-Canada, l'information n'est plus ce qu'elle a déjà été. « C'est préférable d'avoir une personnalité qui convient au rédacteur en chef et de faire une couverture journalistique moyenne que de faire du bon travail et de s'engager dans des débats épiques avec son supérieur, parce que c'est lui qui embauche, qui évalue et qui met à pied », témoigne Nicole Aubry, une réalisatrice des Affaires publiques qui a pris une pré-retraite il y a trois ans. « L'efficacité est devenue la valeur maîtresse et le temps un mot clé: moins de temps pour la recherche, moins de temps pour la réflexion, moins de temps pour le doute. Tout est affaire d'efficacité, mais de quelle efficacité? »



PHOTO: ALAIN CHAGNON

Nicole Aubry a travaillé une trentaine d'années à Radio-Canada, particulièrement comme réalisatrice aux émissions d'affaires publiques. À son palmarès: *Télé-mag*, *Virage*, puis, comme réalisatrice-coordonnatrice des Dossiers présentés dans le cadre des *Beaux Dimanches*. Elle se désole devant la tournure que prend la qualité de l'information et les conditions dans lesquelles doivent oeuvrer les journalistes: « Si, à travers des sondages, on constate une légère baisse de l'écoute au cours d'une émission d'affaires publiques, à la réunion suivante le responsable dira: "Regarde, ici, y'a une baisse de 2%. Le monde est pas intéressé. On touche plus à ce sujet-là." C'est la réalité, mais les patrons ne l'avouent jamais. »

LE DIVERTISSEMENT

Louis Falardeau, chef de pupitre à *La Presse*, dresse un constat semblable. « *Le soft-news*, comme faire la promotion de disques ou de spectacles, prend beaucoup plus de place qu'il y a 20 ans dans le journal. » L'ancien représentant syndical, maintenant cadre syndiqué à l'information, note la pression qu'exerce la télévision sur les médias écrits: « Les journaux ressemblent de plus en plus à la télé, c'est-à-dire avec une grande partie de divertissements. Il y a moins d'espace pour la nouvelle, pour l'enquête. » La chronique

PHOTO: JEAN-MARC MOINARD

